

Les têtes de Turc de Madame l'Académicienne

Par Vinh Đào JJR 61



Jacqueline de Romilly (1913-2010) fut une excellente ambassadrice de l'intelligence française. Première femme professeur au Collège de France, elle a été la deuxième femme à entrer à l'Académie française.

Après avoir enseigné en classe préparatoire littéraire au lycée de Jeunes Filles de Versailles, elle a été professeur de langue et littérature grecques classiques à l'université de Lille puis à la Sorbonne. En 1973, elle devient titulaire de la chaire de la Grèce antique au Collège de France, devenant ainsi la première femme à être nommée professeur dans cette institution, dont la création remonte au XVI^e siècle. En 1989, elle devient la deuxième femme, après Marguerite Yourcenar, à être élue à l'Académie française. Elle militait sans relâche pour généraliser l'enseignement du latin et du grec à l'école et était connue internationalement pour ses travaux sur la civilisation et la langue de la Grèce antique.

En ardent défenseur de la langue française, Jacqueline de Romilly écrit régulièrement entre 1998 et 2006 des chroniques dans Santé Magazine, dans une rubrique opportunément intitulée "Santé de la langue française". Il ne s'agit pas précisément d'un magazine littéraire réservé à un petit nombre d'initiés, mais plutôt d'une revue de vulgarisation spécialisée, comme son nom l'indique, dans des questions sur la santé, et destinée au plus grand nombre. Donc, honneur à elle d'avoir voulu s'adresser à un large public afin de lui communiquer son amour et sa passion pour la langue française. En 2007, ces articles ont été réunis par les éditions de Fallois dans un livre intitulé joliment *Dans le jardin des mots*. Excellente initiative en ce sens que ceux qui ne sont pas lecteurs du magazine peuvent désormais avoir accès à l'ensemble de ces articles d'un évident grand intérêt pour les amoureux de la langue française.



Ngoc Tho m'a dit qu'elle avait au lycée Marie-Curie de Saigon un professeur de français qui ne cessait de répéter à ses élèves qu'il ne fallait pas parler français "comme un Parisien", mais "comme un académicien"! En effet, le Parisien de la rue peut parler une langue relâchée, utiliser des termes impropres, commettre des fautes, mais avec un membre de l'Académie française, gardienne de la correction et de la pureté de la langue, vous pouvez être sûrs d'être en présence d'un français élégant, précis, d'une parfaite correction, que nous devons prendre comme modèle. Maintenant, nous avons une académicienne qui consent à descendre dans l'arène afin de nous disserter sur les subtilités du français. Quelle aubaine! Je me lançai donc avec avidité et avec un plaisir évident dans ce Jardin des mots.

En partant à la découverte des subtilités de la langue française, on découvre chaque jour son extrême complexité, les multiples pièges, chausse-trapes que cette langue s'amuse à multiplier pour nous dérouter et nous plonger dans une perpétuelle perplexité. Parmi les difficultés, celles relevant de la prononciation ne sont pas les plus ardues, parce qu'à quelques exceptions près, la prononciation du français ne présente pas d'obstacles excessifs.

Notons quand même cette difficulté sur la prononciation du "h" aspiré et non aspiré. Comme l'a fait remarquer l'auteur du Jardin des mots:

"On dit une marque d'héroïsme avec d, mais on dit une conduite de héros avec de, écrit en entier et prononcé en entier. Cela ressemble à des petites coquetteries de détail, sans grande importance. Pourtant, c'est à des traits de ce genre que l'on reconnaît l'étranger qui ne sait pas le français. On se moquera d'un Anglais qui cherche à retrouver son / hôtel, sans faire de liaison entre les deux mots, comme s'il y avait l'h aspiré. De même, c'est un amusement constant d'entendre, dans des conversations avec des étrangers, confondre les héros avec ce que prononcera cet étranger en faisant une liaison malencontreuse qui donnera des zéros." (p.23).

Remarquons au passage que tandis que l'étranger est empêtré dans de fâcheuses situations qui le rendent risible, le Français, lui, est parfaitement à l'aise, n'y trouvant que de "petites coquetteries de détail". Voilà qui nous amène à la question des liaisons. Pour ceux dont le français est la langue maternelle, cela ne poserait aucun problème. Mais imaginez l'embarras de l'étranger qui apprend le français qui ne sait plus sur quel pied danser et souvent commet des fautes. Il faut dire mes z'amis, en mon n'honneur. On ne peut pas faire autrement, la liaison est obligatoire. Mais, il ne faut surtout pas dire les z'haricots. Allez savoir, mais là, la liaison est interdite. Le secret est, comme l'explique Madame Romilly: "*Si l'h est aspiré, on ne doit pas faire la liaison avec le mot précédent; au contraire, on doit la faire si l'h n'est pas aspiré et toute faute à cet égard est grave*". Très bien, la règle est claire, et l'auteur ne manque pas d'ajouter: "*les étrangers prêtent souvent à rire quand ils s'y trompent*" (p.256). Pauvres étrangers! En voulant apprendre le français, ils ne savent pas dans quelle galère ils sont montés. Mais ils ne sont pas encore près de sortir de l'auberge!

Autre particularité: vous l'avez sûrement remarqué, écho et échoir ne se prononcent pas de la même façon. Madame Romilly nous l'explique: "*Ainsi, ch peut se prononcer comme dans cheval, ou bien prendre la valeur de la lettre k comme dans choriste (...)* Des étrangers peuvent à l'occasion s'y tromper; des Français, eux, tirent de cette observation une jolie remarque sur l'histoire de leur langue" (p.187). Voyez, encore une fois, la supériorité rageante de ceux dont le français est la langue maternelle. Les autres peuvent se tromper mais eux, qui connaissent parfaitement l'étymologie des mots, ce ne sont que des occasions plaisantes pour réviser la passionnante histoire de leur langue. Et, chose étrange, que vous avez certainement remarquée, Madame Jacqueline de Romilly, membre de la vénérable institution du Quai Conti, vouée à la défense et à l'illustration de la langue française, semble prendre un malin plaisir à traquer la moindre erreur des étrangers et à se moquer des maladresses de ceux qui ont osé se lancer dans l'apprentissage de cette langue difficile. Etrange attitude en effet, qui n'est pas de nature à encourager le rayonnement de la langue française dans le monde.

Autre difficulté du français, l'extrême complexité des temps des verbes et le problème crucial de la "concordance des temps". Pour exprimer une action au passé, le français dispose du passé composé, de l'imparfait, du passé simple, du passé antérieur, du plus-que-parfait, du subjonctif passé, du conditionnel passé (1ère forme et 2e forme)... J'en passe. Ce n'est pas simple de s'y retrouver et savoir quand il faut utiliser le passé dit "simple", quand il faut le passé composé, sinon "surcomposé", à quel moment il faut le passé dit "imparfait", en nous demandant au passage pourquoi il n'en existe pas un "parfait", alors qu'on trouve un "plus-que-parfait"? L'auteur du Jardin des mots cite un exemple parmi d'autres: "*Il est très vrai qu'un étranger qui emploiera abusivement le passé simple sera quelque peu ridicule; si on lui demande son adresse, il répondra 'je descendis à l'Hôtel Moderne'; ce sera une véritable impropiété, qui trahira son ignorance de la langue*" (p.46).

Passons maintenant à la place de l'adjectif: pour ceux dont le français est la langue maternelle, c'est très facile. Un homme grand n'est pas forcément un grand homme. On dit une belle petite maison blanche et non pas une blanche petite maison belle. On dit j'ai un cher ami, mais j'ai perdu un être cher. Comme l'explique Madame Romilly: "*On le sait par l'habitude, par l'oreille; mais, si un étranger se trompe, cela donnera une faute manifeste et risible*" (p.156). Voyez comme c'est facile. "Par l'oreille" on sait si cela passe ou si cela choque, mais malheur à ceux qui n'ont pas ce don inné. Encore une fois, ils se montrent ridicules et sont exposés aux railleries.

L'emploi des prépositions présente aussi de jolis casse-têtes. On dit à Paris, à Bordeaux, mais la tradition veut que l'on dise "en" Avignon et "en" Arles. On dit au printemps, mais en été. Avec les noms de pays, la surprise est plus grande: on dit en France ou en Italie, mais au Brésil, au Japon. Madame l'académicienne montre les erreurs à ne pas commettre: "*Il se trouve que l'on fera une erreur grossière et qu'un étranger sera l'objet de moquerie s'il parle de s'en aller à l'Angleterre ou de vivre en Brésil!*" (p.238). Toujours cette traque implacable des maladresses commises par ceux qui ne sont pas habitués à cette langue, alors que l'auteur semble éprouver une très grande indulgence à l'égard de ses compatriotes.

Alors, rien n'est simple dans cette langue? Cherchons quand même quelque chose qui n'offrirait aucune ambiguïté, aucun piège ou difficulté sournoise. Tenez, par exemple, ce petit mot tout simple et d'un sens limpide: la conjonction "mais". Son utilisation est d'une facilité indiscutable et aucune erreur n'est possible: Nous voulions aller nous promener, mais il pleuvait toute l'après-midi. J'aime bien apprendre le français, mais parfois c'est très difficile. "Mais" est donc une conjonction toute simple utilisée d'une façon très courante pour introduire une restriction ou un contraire. Aucune difficulté inattendue en embuscade, dites-vous? Hélas, le piège surgit là où on l'attend le moins. Madame Romilly le montre du doigt: "*Il existe au moins un emploi qui peut parfois dérouter des étrangers. Il s'agit de l'expression il n'en peut mais*" (p.202). L'étranger est en effet déconcerté, désarçonné. Il n'en peut mais? Que vient faire ici ce "mais" qui rend la phrase incompréhensible? En fait, l'expression veut dire "il ne peut pas faire plus". Car mais qui vient du latin magis, ici se rattache au sens premier de ce mot, qui voulait dire "plus", ou "davantage". Littéralement, la locution signifie "n'en pouvoir davantage / pas plus", sens resté bien vivace jusqu'à aujourd'hui, malgré la disparation de l'usage adverbial de mais qui ne subsiste que dans cette expression. Là, et c'est bien le cas de le dire, l'étranger, il n'en peut mais! Non pas parce qu'il est découragé par l'avalanche des difficultés, mais surtout parce qu'on n'arrête pas de se moquer de son ignorance. Ce joli livre Dans le jardin des mots semble se transformer en un lieu de supplices où la vieille dame du quai Conti a l'air de se livrer à son passe-temps favori: pourchasser implacablement l'étranger qui commet des maladresses en maniant la langue française et se moquer de lui. Une ou deux fois, cela peut passer, mais tant d'acharnement indispose.

Au fond, je crois que dans la réalité, un étranger dans les rues de Paris ne risque pas d'être la risée des passants et ne doit pas craindre qu'on se moque de lui dès la première faute de français qu'il aurait pu commettre. Les Français sont assez indulgents et compréhensifs à cet égard, et on sera prêt à l'aider et non à le tourner en ridicule. Donc n'hésitons pas à nous lancer dans la pratique de la langue, quitte à faire des fautes. C'est en se corrigeant qu'on se perfectionne.

"La vieillesse est un naufrage", écrit Chateaubriand. Le général de Gaulle a repris la formule à son compte pour parler du maréchal Pétain. Jacqueline de Romilly avait 85 ans quand elle commençait à écrire ses chroniques sur le langage dans Santé Magazine. Mettons également sur le compte de l'âge son étrange intolérance.

Vinh Đào

